# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 15 JUILLET 1891. 64me Année



## L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

Dufour & Dennet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
MERCREDI, 15 JUILLET 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

| | |
|---|---|
| Un an | $12 00 |
| Six mois | 6 00 |
| Trois mois | 3 00 |
| Un mois | 1 00 |

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

| | |
|---|---|
| Un an | $2 00 |
| Six mois | 1 50 |
| Quatre mois | 1 00 |
| Trois mois | 75 |

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.


VENTES DE CE JOUR.

Par Mason, Denis & Kernaghan.—Au No 35 de la rue Calyde : Meubles magnifiques, miroirs, chandeliers et installation de gaz.

# Le 14 Juillet.

LES DÉCORATIONS.

Nous avons parcouru, à la hâte, durant la matinée, tout le quartier français, au moins, les principales rues, et nous devons le dire, à l'honneur de la population française et d'origine française, jamais nous n'avions vu cette partie de la ville aussi bien décorée.

On nous avait répété sur tous les tons qu'on était fatigué du 14 Juillet! La population a donné, hier, un éclatant démenti à cette injurieuse assertion

Les décorations étaient nombreuses dans les rues Decatur, Chartres, Royale. Ce qui nous a le plus étonné, c'est dans la rue Décatur, le quartier pauvre, où sont les petits magasins, entre Ursulines et Quartier. Au moins vingt maisons étaient pavoisées, simplement : mais nous aimons cette manifestation d'un patriotisme qui, sans ostentation, fait ce qu'il peut.

AU CONSULAT DE FRANCE.

Comme nous l'avions annoncé, il y a eu, à 10 heures du matin, une réunion au Consulat de France. M. Meyrier, le gérant du Consulat, a reçu, avec sa cordialité ordinaire, ses compatriotes. Il y avait là l'élite de la Colonie. Nous avons remarqué, entre autres, M. Lombard, avocat du Consulat ; M. Thiebaut, chancelier par intérim ; MM. le Général Jastremski, président ; F. Larue, président honoraire de la Société du 14 Juillet ; Victor Marx, J. B. Abadie, Pons, vice-présidents ; le Rev. Père Aveillé, le Capt. Coquais, commandant ; le Dr Dupuy, le chef mécanicien Fraessard, de Nantes, en ce moment à la Nouvelle-Orléans ; J. Bayle, Président de la Société Française ; F. Tujague, Président de l'Union Française ; Constant André, L. et M. Lafargue, Riedar, Noirée, Dr Berjot, Capiton, Labarraque, Castaing, Even, Barbier, Sabrio, Sternberg, Desportes. Plusieurs autres noms nous échappent.

Après les présentations, les bouchons de Champagne ont sauté. M. le Gérant du Consulat a levé son verre et prononcé l'allocution suivante :

Messieurs et chers compatriotes

Permettez moi de vous dire combien je suis honoré de votre visite à l'occasion du 14 Juillet. Je vous remercie de vous témoigner si chaleureusement la mère-patrie. Avant d'assister aux réjouissances publiques que nous a préparées le Comité, je suis heureux de me trouver au milieu de vous compatriotes, de pouvoir par ce entre nous d'une façon intime. Je dirai même en famille, de notre chère patrie ces sentiments si sincères, que le moment, vous éprouverez, comme moi, une profonde émotion, en pertant aujourd'hui, le premier : est à la France ! Vive la France, vive la République Française !"

Aussi bien que puissent s'étendre nos souvenirs, nous ne nous rappelons pas avoir jamais vu au Consulat de France, une réception aussi cordiale.

Avant de se retirer, les personnes présentes ont résolu d'envoyer le télégramme suivant :

" La Colonie Française, réunie au Consulat, à l'occasion de la Fête Nationale du 14 Juillet, félicite M. Carnot d'avoir échappé à la tentative d'assassinat dont il vient d'être l'objet, et exprime son profond attachement à la France. "

Nous donnons ici la liste de la direction et des différents comités de cette société.

Président d'honneur, M. le consul de France.

Président honoraire, M. Félix Larue.
Vice-président, M. Marx, A. Castel, E. Pons. Trésorier, J. B. Abadie ; Comptable, S. Léonard ; Secrétaire, E. Hanlard.

COMITÉ GÉNÉRAL

MM. V. Marx, A. Castel, E. Pons, J. B. Abadie, E. Antoine, E. Barbier, E. Berjot, J. A. Buisson, A. Capiton, E. Chauffrac, E. Chauvière, A. Chiapella, E. Dreyfous, J. Duthu, E. Hanlard, J. Labarraque, S. Léonard, B. Médus, G. O'Connell, M. A. Peyroux, G. Pitot, S. Roy, H. Sabrio, E. Serres.

SOUS COMITÉS :

Décorations.—Chairman, E. Pons ; E. Barbier, T. A. Buisson.

Amusements divers.—Chairman, E. Chauvière ; Jos. Duthu, G. Labarraque.

Tonnant.—Chairman, G. Pitot ; Dreyfous, G. Labarraque.

Pyrotechnie, Prise de la Bastille.—Chairman Léonard, Médus, Capiton, Labarraque, Berjot

Ordre et Police.—Chairman, G. Pitot ; Peyroux, Chauffrac.

Musique.—Chairman, O'Connell ; Serres, Chauvière.

Presse et Impressions.—Chairman, E. Antoine, E. Serres, Léb. Roy.

Bal.—Chairman, Chauvière, Duthu, Dreyfous.

Invitations et Réception.—Chairman, F. Larue ; V. Marx, Léb. Roy.

Banquet.—Chairman, Buisson, Hanlard, Pons.

Perception.—Chairman, A. Castel ; V. Mary, Abadie.

Finances.—Chairman, V. Mary ; Castel, Berjot.

DÉPART.

Vers 1 heure de l'après-midi, la Société du 14 Juillet, comptant au moins, son comité général, se réunissait au local de la société, rue Royale, entre Conti et St Louis. Elle recevait cordialement les délégués, au nombre de cinq, de l'Ordre des Patriotic Sons of Louisiana et de l'American Benevolent Association.

Quelques minutes après une heure, la société partait en musique en série, pour se rendre aux Fair Grounds.

C'était la bande de musique Beaufort qui la précédait.

Elle s'est rendue, tout d'abord, devant les bureaux de l'*Orleanais*, magnifiquement décorés. Nous avons remarqué, à la [illegible] deux décorations de l'établissement de M. Sulpice.

Ces deux décorations avaient été préparées par Mme Wehrman. De l'*Orleanais*, le cortège s'est rendu au local de l'Orphéon, coin Royale et Orléans, qui était aussi, luxueusement pavoisé. De là, au Franco-Louisianais, siège du club de la Démocratie Française et enfin devant les bureaux de l'*Abeille*, à laquelle elle a donné une dernière sérénade. De là, elle s'est rendue à la rue du Canal pour prendre les chars qui l'attendaient et devaient la porter au Fair Grounds.

2 heures précises allaient arriver au Grounds, où elle était reçue par M. Grant du Consulat, parti d'avance.

Le cortège est entré immédiatement dans la grande salle où devaient avoir lieu les réceptions, et se prononcer les [illegible]

Le Général Jastremski a présenté à l'assistance, M. Meyrier, gérant du Consulat, qui a prononcé, d'une voix [illegible], l'allocution suivante :

Messieurs et chers compatriotes,

La France célèbre aujourd'hui sa fête nationale dans tout l'éclat de ses pompes officielles, et la colonie française de la Nouvelle-Orléans, fidèle à ses traditions, a eu à cœur de s'associer, par ses manifestations patriotiques, aux sentiments d'attachement et de fidélité, que tous les Français expriment, à cette heure, à la mère patrie.

Le Comité a eu l'heureuse idée de vous montrer le résultat de cette journée où la France [illegible] pour ainsi dire, possession d'elle-même, en [illegible] l'un des monuments les plus [illegible] de son antique navrage.

Je ne vous [illegible], Messieurs, vous décrire le [illegible] qui précédaient et suivirent la prise de la Bastille. Hélas ! et se n'est que trop vrai, il semble que les plus grandes choses de ce monde ne puissent se fonder, sans qu'elles aient du sang à leur origine. Et la gloire la plus pure et la plus admirée, la gloire militaire elle-même, n'existerait pas si elle n'avait reçu, sur le champ de bataille le terrible baptême du sang.

Non, Messieurs, mais ce que je veux rappeler de cet événement mémorable, ce sont les grands principes qui ont préparé la Déclaration des droits de l'homme et qui forment l'admirable devise du gouvernement de la République : Liberté, Egalité, Fraternité.

"Je est, certainement, la pensée qui a présidé, à l'institution de la fête qui nous réunit, aujourd'hui, pensée sublime et si profondément humanitaire que, devant elle, toutes les parts s'inclinent, toutes les dissidences disparaissent et que toutes les couleurs politiques s'effacent et se confondent.

En ouvrant cette fête Messieurs, je crois pouvoir résumer vos sentiments et les miens par les vœux ardents et sincères que nous formons tous pour la grandeur, la gloire et la prospérité de la France.

Avant de terminer, je tiens à remercier les membres du Comité du zèle et du dévouement dont ils ont fait preuve dans l'accomplissement de la tâche qu'ils se sont si patriotiquement imposée.

Puis, le général Jastremski a présenté à l'Assemblée M. H. Dubos, l'orateur officiel, qui a prononcé le discours suivant, que nous publions sans aucun commentaire. Nous laissons au lecteur la liberté de ses appréciations.

M. le Représentant de la France
MM. de la Société du 14 Juillet
Mesdames et Messieurs.

Il y a deux ans, nous célébrions, à la Nouvelle-Orléans, un bien noble Centenaire celui de la Prise de la Bastille. Cette année, nous avons à en fêter un second, non moins important que le premier. Le 14 septembre prochain il y aura juste cent ans qu'a été promulguée la Constitution de 1791 ; par conséquent aussi, la Déclaration des Droits de l'Homme, qui lui sert de préambule.

Assez pâlotte édifice que cette Constitution, mais quel admirable frontispice ! Il écrase ses ainés, assez pâlotte aussi, de cette constitution bâtarde. Que reste-t-il, aujourd'hui, de cette dernière ? Rien, absolument rien, hormis que la Déclaration des Droits plane encore triomphalement sur le monde, aussi jeune, aussi radieuse, aussi souveraine sur les esprits, que le premier jour.

C'est là une grande date ; elle clôt l'incomparable période, trop courte malheureusement, des réformes pacifiques de la Révolution.

On a tout dit sur ces réformes, sur l'universalité de leurs tendances, sur leur caractère à la fois religieux, philosophique, politique, économique, social, humanitaire. Il y a cependant un point que l'on n'a pas assez mis en lumière, et qu'il est bon de relever, pour l'édification des amis de la France et pour la confusion de ses ennemis.

En renversant tout un passé d'abus odieux, de monstrueuses inégalités, en infirmant les droits de naissance de privilège, la loi a la place de l'arbitraire, en créant des citoyens là où il n'y avait au jusque là que des sujets, en abolissant les antipathies diverses que maintenaient de coutumes contradictoires que de dialectes différents ; en proclamant la France une et indivisible, en abolissant les douanes qui la séparaient plus les unes des autres que par une expression géographique et en initiant étroitement au pouvoir par un même lien, tous les citoyens, en faisant brusquement, pêle-mêle, tous les éléments de corps social dans l'ardent creuset révolutionnaire ; en les y chauffant à blanc, pour les mieux amalgamer, l'opération d'où est sorti la plus forte unité nationale que l'on ait jamais vue, pour Paris eut fait une grande chose. Improvisant dans les temps modernes, ils ont créé la Patrie !

La Patrie, en effet, cette sublime abstraction qui se compose de la multiple communauté des origines, des traditions, des aspirations, des intérêts, des mœurs, de la langue, des souvenirs glorieux ou douloureux du passé—la Patrie qui partout, sur chaque point du territoire, se retrouve entière, également vivante, également protectrice, également digne de dévouement et d'amour—la Patrie, cette chose publique. *Res Publica*, qui n'est l'apanage de personne, mais le bien de tous, et qui a tous confiant les mêmes droits comme elle leur impose les mêmes devoirs—la Patrie, cette mère commune de la grande famille nationale qui fait des frères des hommes nés sur le même territoire, et établit entre eux une solidarité sainte—la Patrie, telle que nous l'entendons de nos jours, est une conception absolument moderne

Sous l'ancien régime, les disparates, les inégalités, les opinions étaient portées, d'une extrémité à l'autre de l'échelle sociale,—en bas, les mécontents, un peu plus haut les bourgeois mécontents, les nobles. Et il n'en fallait pas beaucoup, que tous eussent les mêmes droits. Toutes les prérogatives étaient pour les supérieurs, toutes les charges, pour les inférieurs. Quelque chose avait son seigneur dans l'ordre, chaque province, son comte ou son duc, qu'il régentait à sa guise. Au sommet, le roi, et tout au nivellage de vassaux dont il se venait pas aisément à bout ; plus tard, n'ayant plus sous lui que des sujets qu'il pressurait d'impôts de la sorte qu'il n'avait d'égal de la société, sur chaque point du territoire, vous rencontriez nécessairement un maître commandant à des serviteurs, un propriétaire exploitant son domaine.

Cela est si vrai qu'arrivé à son apogée, ce régime nous offre comme sa plus haute expression, l'étrange spectacle d'un jeune homme qui sorti la veille de l'atelier, entre cavalièrement bête, personne, la ravisle à la main, en plein [illegible], s'écrit : Insolemment : "L'Etat, c'est moi !"—d'un monarque qui, dans ses vieux jours, écrivait très-sérieusement, très-dévotement, dans ses instructions à son petit-fils : "Nouvelles pour tous les biens de ce royaume sont à nous !"

Dans un ordre de choses où toutes les relations, civiles et politiques, avaient un caractère purement personnel, où l'autorité, la source suprême étaient personnelles elles-mêmes, qu'est place, je vous le demande, pouvait il y avoir, dans les âmes, à cette chose nouvelle qu'on appelle la Patrie !

Du moment qu'ils n'avaient jamais à s'incliner que devant des individualités qui n'étaient ni des parangons de génie, ni des modèles de vertu, qui commettaient mille injustes, qui se permettaient mille passe-droit, se disaient-ils, que les hommes de ces époques aient éprouvé des mouvements de dépit, des désirs de vengeance qu'ils aient secoué cette laisse de Majesté ou l'Altesse qui leur déplaisait ou les humiliait, pour s'attacher à d'autres qui leur plaisaient ou les flattaient davantage ? Est-il étonnant que, sous ce régime, nous assistions à tant de défections à tant de trahisons, à tant de passages d'un camp dans un autre, sans que nous qu'on ne puisse coupables de ces actes, se croyant le même du monde déloyaux ? Est-il étonnant que nous voyions tant de princes, tant de grands seigneurs, tant de généraux, tant de maréchaux passer à l'ennemi, conduire ses troupes contre la France, pour la démembrer ; contre son Roi, pour le détrôner ?

L'histoire de ces temps troublés fourmille de traitres de ces gens, sans que nous sperons, ne pas trouver jamais de traces de la flétrissure qu'elles méritaient. Vous donner tous les noms ses cipons : possible, il y en a par centaines. Je n'en citerai que trois, parce qu'ils sont plus populaires que les autres.

La République Française vient d'élever un monument à Kléber, à Marceau, à Hoche, ces vaillants, le fondateur de la Commune et du Régime représentatif. Entre qu'Etiennes Marcel n'était pas un traître ! Entre qu'il n'a pas livré Paris, la capitale de la France, aux Anglais ! On nous a vanté sur tous les tons les vertus de la mère de Turenne, du grand Condé. Est-ce que ce n'étaient pas deux traitres ! Est-ce qu'il n'est pas pendant à plusieurs reprises ses troupes de la France contre la France, sans que leur avantage ait été brisé, je même au sent instant menacé !

Nous rétrécissons aujourd'hui Bazaine, nous répétons Boulanger. Entre donc qu'ils ont passé à l'ennemi ! est-ce qu'ils ont conduit les bataillons prussiens contre la France ! Ils ont, cependant subi un châtiment terrible, tandis qu'un lendemain de leur trahison, Turenne et Condé, qui eussent été implorablement fusillés de nos jours, sont restés en grâce et gorgés comblés de faveurs et d'honneurs.

C'est toujours avec un sentiment d'humiliation que nous nous rappelons de ces dénigrements de la Révolution portant les armes contre leur pays, les Bourbons rentrant en France dans les fourgons de l'ennemi ! Eh ! que donc de bien grandes misérables, ces gens-là ! Non ; ils étaient de bonne foi : ils n'avaient pas de la Patrie les mêmes notions que nous ; ils ne l'apercevaient qu'au pieds de la Royauté, dont elle était le dommage inséparable. Du moment que la France était en République, ce n'en le jour de l'insurrection de 1830 ; ce n'en le jour de la victoire, était pour eux, une humiliation, une calamité, chacune de ses défaites un triomphe et une gloire

Quel plaisir cela s'est opéré depuis dans les esprits ? Je ne rappelle toujours avec émotion la séance où, pour la première fois, j'ai assisté à la manifestation de ces sentiments de l'ancien Paris, planant au dessus de toute les partie de toutes les personnalités princières. C'était en 1848. Le Gouvernement provisoire, en effet, sollicitait les suffrages de ses concitoyens. Le marquis de La Rochejaquelein avait fait beaucoup de Libéralisme, sous le règne de Louis-Philippe, et, avec une certaine hardiesse qui ne lui manquait pas, il faisait valoir ses antécédents libéraux en faveur de sa candidature, quand, tout à coup, du fond de la salle, part une interruption. "Tout cela est bel et bon," lui crient brutalement des ouvriers, "mais que feriez-vous, si Henri V nous revenait, ramené par les étrangers ?" Je vois encore le marquis de La Rochejaquelin : il changea de couleur, il pâlit, puis, en refroncant l'air de faire : "Ah ! les temps sont bien changés, s'écria-t-il ; si le comte de Chambord nous était ramené par l'étranger, je n'hésiterais pas un instant ; je crosserais la baïonnette !" Ce n'est là qu'un mot peut-être ; mais comme il exprime bien la révolution qui s'était opérée dans les âmes !

A l'ancien régime, alors que l'Empire venait de s'écrouler sous le poids de la défaite, n'ayant pas pu voir de près ce que la République avait renversé, s'enrôler comme simples soldats, tout aussi bien sous les drapeaux de cette même République ! Ce ne sont plus des mots cela, ce sont des actes. N'avons-nous pas vu une impératrice déchue, oublier, faire appel à ses alliés contre ceux-ci et les appeler de venir au secours des armées alors républicaines ? N'est elle pas allée jusqu'à faire partir secrètement, du fond de son exil, un gouvernement français des renseignements utiles à la défense nationale ? Ah ! que nous voilà loin de la France de Marie-Antoinette entretenant, du Château des Tuileries des correspondances secrètes avec les chefs de la coalition ; on dire Isabeau de Bavière, reine aussi indigne que même dénaturée, vendait aux Anglais la France, le royaume de son fils !

Et la Révolution qui s'était opérée dans le monde politique, vous la voyez se reproduire dans le monde littéraire. Qui ne sait que Voltaire, qui prétendait tout réformer et qui a obtenu les honneurs du Panthéon, s'il vous plaît, se gratuait de n'être pas né Anglais, sujet du roi de France ; qu'il adressait les plus basses flatteries à Frédéric II, et qu'il est allé jusqu'à le féliciter d'avoir battu les Français, ses compatriotes ! Qui ne sait que dans un livre qu'on n'ose plus donner aujourd'hui, et qui, au 18ème siècle, faisait les délices des salons et des boudoirs de Paris, il a essayé de salir la plus pure renommée de notre histoire, de déshonorer le nom sacré de Jeanne d'Arc !

Permettez-moi une supposition impossible, injurieuse même, mais qui rendra saisissant le contraste que je veux établir entre le passé et le présent. Figurez vous Victor Hugo, qui, lui aussi, a obtenu les honneurs du Panthéon, regrettant de n'être pas sujet prussien, adressant les plus basses flatteries au Roi Guillaume, le félicitant d'avoir gagné la bataille de Sedan, de s'être fait couronner empereur, au Château de Versailles ! Figurez vous Victor Hugo refusant contre la jeune Lorraine le livre honteux de Voltaire ! Est-ce qu'il n'aurait pas été honni par tous les honnêtes gens, lapidé par toute la population parisienne ? Du bonne foi, de pareilles infamies sont-elles encore possibles, de nos jours ?

Mais où donc les hommes de la révolution ont-ils puisé cette conception de la patrie, dont rien dans le passé de la France, ne pouvait leur donner une idée, à l'exception, toutefois, de Jeanne d'Arc, qui, dépaysant de quatre siècles ses contemporaines, en a eu la sublime vision !

Hélas ! Pauvre héroïne et sainte fille, après avoir eu la passion la flagellation, la croix, le calvaire ; abandonnée, dédaignée, oubliée par des générations qui ne la valaient pas, qui étaient incapables de la comprendre, il lui a fallu attendre quatre cents ans, des petits fils de la Révolution, le jour de la Résurection et les gloires du Zhabor !

Ou les hommes de la Révolution ont puisé l'idée de Patrie, le voici : Nourris qu'ils avaient été des souvenirs de l'antique Rome, dont on avait saturé la jeunesse, depuis je ne sais combien de générations, c'est à travers ces souvenirs grandioses et terribles qu'ils l'ont aperçue, tout d'abord. C'est leur premier idéal. C'est là qu'ils sont allés chercher leurs premiers exemples, leurs premiers modèles.

Et, il étonnant que, faisant par ces redoutables apparitions qui passaient et repassaient sans cesse sous leurs yeux, ils aient donné à leur patriotisme les allures raides, stoïques, farouches, fatalistes de l'héroïsme antique ?

Qu'est ce que Charlotte Corday, sinon la fille de l'austère matrone romaine, de la grande Cornélie ; sinon la sœur des Gracques et des deux Brutus ! Qui ne connaît le mot de Danton, alors qu'au moment de monter à l'échafaud, on lui recommandait de n'avoir pas à se prendre la faiblesse quand il le pouvait. "Ho" s'écria-t-il, avec sa sublime brusquerie : "est-ce que l'on emporte la patrie à la semelle de ses souliers !"

Fouillez toute l'antiquité, je vous défie d'y trouver une réponse plus héroïque

Et voyez quel chemin merveilleux a fait depuis dans le monde l'idée de patrie ! N'est-ce pas de la Révolution française qu'est sorti le principe des nationalités, tant invoqué aujourd'hui, par certains peuples de l'Europe ? Qu'était ce, je vous prie, avant 89, que ce que nous appelons l'Allemagne aujourd'hui ? un ramassis de petites royautés, de minuscules grand—Duchés, de principautés larges comme la main, qui se gênaient les unes les autres, qui n'avaient entre elles aucune cohésion, ni aucune communauté d'action, soit pour l'offensive, soit pour l'offensive ? N'est-ce pas le spectacle de notre forte unité française qui a inspiré aux Germands l'idée de s'unir ! Que dis je ! n'est ce pas la France elle même qui a commencé l'œuvre en créant une première confédération germanique ! et n'est il pas le droit d'affirmer que l'Allemagne actuelle, quelles que soient ses tendances, est une fille de la révolution française !

Qu'était-ce de son côté que l'Italie ? une pure expression géographique. La nation n'existait pas. C'est encore la France qui lui a inoculé l'idée de l'unité ; c'est la France qui lui a prêté son exemple ; qui l'a aidée à réaliser cette unité.

Qu'éloigne aujourd'hui qu'elles sont entre nous par cette conquête à laquelle elle n'étaient peut-être pas suffisamment préparées, ces destinations ait quelques moments d'oubli ; qu'elles songent parfois à reconquérir contre la France les armes qu'elles en ont reçues ; ne nous en étonnons pas ; ne nous en offensons pas. N'est ce pas le sort de tous les bienfaits ?

Un monsieur hèle, dans la rue, un fiacre qui file comme le vent.

—Voilà qui fera mon affaire, murmura-t-il.

Mais il n'est pas plus tôt dans la voiture que le cheval va au pas où à peu près.

—Comment ! cocher, tout à l'heure vous galopiez, et maintenant....

—Je vais vous dire : tout à l'heure mon cheval croyait aller à l'écurie.

—Eh bien ! vous pouvez le laisser dans cette erreur.

—Ah ! bourgeois, tromper mon cheval, jamais !

Un mot du poète Glatigny, dont on inaugurait le buste, l'autre jour.

C'était à l'époque où le brave garçon connaissait la noire misère. Un soir le rencontre sur le boulevard. Un bout de conversation. Il parle de son dénûment, moitié rieur, moitié sombre.

—Savez vous, mon cher, à quoi j'en suis réduit ? Je suis le martyre de mon pantalon. Je n'ose pas m'asseoir de peur qu'il n'achève de se fendre ; je n'ose pas rester debout, de peur qu'il ne montre ce qu'il doit cacher.

Un mot d'Albert Glatigny, le poète parnassien, dont le Cercle artistique de Rouen vient d'inaugurer le buste à Lillebonne.

Après la première représentation de sa première pièce, qui fut accueillie avec une amabilité relative, il eut, pour les beaux yeux d'une interprète, son premier duel.

L'arme choisie était le pistolet. Albert Glatigny fusilla l'horizon sans plus de résultat. Mais la balle de son adversaire passa près de son oreille en sifflant comme les serpents de Hacine.

—Il sera dans dit, s'écria alors l'auteur des *Vignes folles*, que je serai sifflé à toutes mes premières !

Un fils d'Albion, qui s'est ruiné au jeu, porte un méchant habit, percé au coude.

X.... le regardant :

—Voilà un Anglais qui a à son actif des tronus dans la lune.....

—Et des tunnels sous la manche !

Les enfants :

—Papa, achète moi un tambour !

—Ah ! non, par exemple ! tu fais déjà assez de bruit pendant toute la journée.

—Mais, papa, je ne te promets de n'en jouer que quand tu dormiras.

Taupin a été invité à un dîner cérémonieux.

Au dessert, il prend délicatement, entre le pouce et l'index, le fromage placé sur la table, et l'inspecte minutieusement. Stupéfaction des personnes présentes.

Voyant tous les regards braqués sur lui, Taupin remet sur l'assiette l'objet de son examen.

—Oh ! c'était simplement pour voir s'il n'y avait pas de vers.....


Par son pouvoir curatif hautement concentré la Salsoparille d'Ayer est le remède pour le sang, le seul leur et la plus économique.

Many Persons are broken down from overwork or household cares. Brown's Iron Bitters Rebuilds the system, aids digestion, removes excess of bile, and cures malaria. Get the genuine.


LORD.—Décédé, à la Passe Chrétien, le 14 juillet 1891, ELIZA GRANET, veuve de feu GEORGE LORD. Ses funérailles auront lieu de la gare du chemin de fer Louisville et Nashville, à l'arrivée du train de 4 45 heures de l'après-midi, aujourd'hui mercredi.

STAES.—Décédé hier, à 4 heures de l'après midi, EUGÈNE STAES, âgé de 63 ans et 7 mois. L'enterrement aura lieu aujourd'hui à 5 heures de l'après-midi ; de son dernier domicile, 200 Ste Anne, entre Villiers et Robertson. De la part de sa famille.

Les journaux de Bruxelles, Belgique, sont priés de reproduire cet avis.


TO-KALON ! TO-KALON !

Ne buvez rien autre chose ; mais buvez le pur. C'est le fameux To Kalon de

PAUL N. VERNEUILLE,
SEUL AGENT.
129 rue Royale, coin Toulouse.

6 juil—1 an

500 VER SOLITAIRE
Cure absolument garantie.
Traitement : environ 2 heures, sans faim ni trouble.
Dr DAVID,
57 Esplanade St., entre Royale et Chartres. Consultation gratuite.
Cures sans médecines.
Anémie, Rachitisme, Constipation, Hémorroïdes, Dyspepsie, Maladies du foie, Maladies nerveuses, Epilepsie, Vertiges, Douleurs, Migraines, Hypocondries, guéris par un nouveau système de Gymnastique médicale et de massage applicable à tous les âges et sans le Dr David est l'auteur. Le prendre connaissance des certificats des cures effectuées. Consultation gratuite.
7 mars—1 an


## Revue des Deux Mondes.

Livraison du 1er juillet 1891.

SOMMAIRE.

I.—L'art et la nature, première partie.—L'œuvre d'art et la plastique moderne, par M. Victor Cherbuliez, de l'Académie française.
II.—Amour de jeune fille, première partie, par Mme Pauline Lucy.
III.—Les bills McKinley, par M. A. Molveau.
IV.—La guerre d'Espagne.—Fragments des mémoires du colonel Vago-Espontalina, première partie.
V.—Le procès Sylvestre.—Sept nouvelles fermiques, par M. Henri Baudrillart, de l'Institut de France.
VI.—Les Salons de 1891.—III.—Le Salon du Champ de Mars, par M. Georges Lafenestre.
VII.—Revue théâtrale.—Les mémoires d'un homme heureux, par M. F. Brunetière
VIII.—Revue musicale.—Le Rêve à l'Opéra-Comique, par M. Camille Bellaigue.
IX.—Chronique de la quinzaine, Histoire politique et littéraire.
X.—Le Mouvement financier de la quinzaine
XI.—Bulletin Bibliographique.

Une belle résidence No 503 rue Canal, près Burgundy. Couloir, 10 chambres, gaz, jardin, etc. A vendre à bon marché. S'adresser W. A. Hodgson & Sons, agents, No 13 rue Carondelet.


IF YOUR BACK ACHES,
Or you are all worn out, really good for nothing, it is general debility.—Try HOP BITTERS.
It will cure you, cleanse your liver, and give a good appetite.


L'Agus Cure d'Ayer est un spécifique infaillible pour les maladies miasmatiques et fébrifuges.

Entre époux, à table :

—Eh ! bien, cher ami, que pensez-tu de ce petit plat ? Je le l'ai préparé moi-même.

—Je me disais, justement, à part moi, mon trésor, que ce plat sucré devait être d'un auge, mais non d'une cuisinière.

Le jeune Gontran des Etoupettes s'est décidé à faire une fin. Les premières démarches ont eu lieu.

—Eh bien, vous avez vu votre fiancée. Est-ce qu'elle vous a plu ?

—A verse !

Gaston a été en Norvège, et affirme avoir vu le soleil de minuit.

—Tu exagères toujours, interrompt un ami. Il t'est fallu arriver en Laponie.

—Enfin, avous Gontran, si ce n'était pas le soleil de minuit, c'était bien celui de onze heures sonne quarte !


M. J. C. Fernandez.—Nous apprenons avec plaisir que M. J. C. Fernandez vient d'être nommé vice-consul du Portugal à la Nlle Orléans. Il a reçu la patente royale, ainsi que l'exequatur du gouvernement américain. Tout le monde applaudira à la nomination de M. Fernandez, si bien méritée, tant à cause de son caractère et de son intégrité, que de son dévouement et d'amour—la Patrie, cette chose publique. *Res Publica*, qui n'est l'apanage de personne, mais le bien de tous, et qui a tous confiant les mêmes droits comme elle leur impose les mêmes devoirs—la Patrie, cette mère commune de la grande famille nationale qui fait des frères des hommes nés sur le même territoire, et établit entre eux une solidarité sainte—la Patrie, telle que nous l'entendons de nos jours, est une conception absolument moderne

Sous l'ancien régime, les disparates, les inégalités, les opinions étaient portées, d'une extrémité à l'autre de l'échelle sociale,—en bas, les mécontents, un peu plus haut les bourgeois mécontents, les nobles. Et il n'en fallait pas beaucoup, que tous eussent les mêmes droits. Toutes les prérogatives étaient pour les supérieurs, toutes les charges, pour les inférieurs. Quelque chose avait son seigneur dans l'ordre, chaque province, son comte ou son duc qu'il régentait à sa guise. Au sommet, le roi, et tout au nivellage de vassaux dont il ne venait pas aisément à bout ; plus tard, n'ayant plus sous lui que des sujets qu'il pressurait d'impôts de la sorte qu'il n'avait d'égal de la société, sur chaque point du territoire, vous rencontriez nécessairement un maître commandant à des serviteurs, un propriétaire exploitant son domaine.

Cela est si vrai qu'arrivé à son apogée, ce régime nous offre comme sa plus haute expression, l'étrange spectacle d'un jeune homme qui sorti la veille de l'atelier, entre cavalièrement bête, personne, la ravisle à la main, en plein [illegible], s'écrit : Insolemment : "L'Etat, c'est moi !"—d'un monarque qui, dans ses vieux jours, écrivait très-sérieusement, très-dévotement, dans ses instructions à son petit-fils : "Nouvelles pour tous les biens de ce royaume sont à nous !"

Dans un ordre de choses où toutes les relations, civiles et politiques, avaient un caractère purement personnel, où l'autorité, la source suprême étaient personnelles elles-mêmes, qu'est place, je vous le demande, pouvait il y avoir, dans les âmes, à cette chose nouvelle qu'on appelle la Patrie !

Du moment qu'ils n'avaient jamais à s'incliner que devant des individualités qui n'étaient ni des parangons de génie, ni des modèles de vertu, qui commettaient mille injustes, qui se permettaient mille passe-droit, se disaient-ils, que les hommes de ces époques aient éprouvé des mouvements de dépit, des désirs de vengeance qu'ils aient secoué cette laisse de Majesté ou l'Altesse qui leur déplaisait ou les humiliait, pour s'attacher à d'autres qui leur plaisaient ou les flattaient davantage ? Est-il étonnant que, sous ce régime, nous assistions à tant de défections à tant de trahisons, à tant de passages d'un camp dans un autre, sans que nous qu'on ne puisse coupables de ces actes, se croyant le même du monde déloyaux ? Est-il étonnant que nous voyions tant de princes, tant de grands seigneurs, tant de généraux, tant de maréchaux passer à l'ennemi, conduire ses troupes contre la France, pour la démembrer ; contre son Roi, pour le détrôner ?

L'histoire de ces temps troublés fourmille de traitres de ces gens, sans que nous sperons, ne pas trouver jamais de traces de la flétrissure qu'elles méritaient. Vous donner tous les noms ses cipons : possible, il y en a par centaines. Je n'en citerai que trois, parce qu'ils sont plus populaires que les autres.

La République Française vient d'élever un monument à Kléber, à Marceau, à Hoche, ces vaillants, le fondateur de la Commune et du Régime représentatif. Entre qu'Etiennes Marcel n'était pas un traître ! Entre qu'il n'a pas livré Paris, la capitale de la France, aux Anglais ! On nous a vanté sur tous les tons les vertus de la mère de Turenne, du grand Condé. Est-ce que ce n'étaient pas deux traitres ! Est-ce qu'il n'est pas pendant à plusieurs reprises ses troupes de la France contre la France, sans que leur avantage ait été brisé, je même au sent instant menacé !

Nous rétrécissons aujourd'hui Bazaine, nous répétons Boulanger. Entre donc qu'ils ont passé à l'ennemi ! est-ce qu'ils ont conduit les bataillons prussiens contre la France ! Ils ont, cependant subi un châtiment terrible, tandis qu'un lendemain de leur trahison, Turenne et Condé, qui eussent été implorablement fusillés de nos jours, sont restés en grâce et gorgés comblés de faveurs et d'honneurs.

C'est toujours avec un sentiment d'humiliation que nous nous rappelons de ces dénigrements de la Révolution portant les armes contre leur pays, les Bourbons rentrant en France dans les fourgons de l'ennemi ! Eh ! que donc de bien grandes misérables, ces gens-là ! Non ; ils étaient de bonne foi : ils n'avaient pas de la Patrie les mêmes notions que nous ; ils ne l'apercevaient qu'au pieds de la Royauté, dont elle était le dommage inséparable. Du moment que la France était en République, ce n'en le jour de l'insurrection de 1830 ; ce n'en le jour de la victoire, était pour eux, une humiliation, une calamité, chacune de ses défaites un triomphe et une gloire

Quel plaisir cela s'est opéré depuis dans les esprits ? Je ne rappelle toujours avec émotion la séance où, pour la première fois, j'ai assisté à la manifestation de ces sentiments de l'ancien Paris, planant au dessus de toute les partie de toutes les personnalités princières. C'était en 1848. Le Gouvernement provisoire, en effet, sollicitait les suffrages de ses concitoyens. Le marquis de La Rochejaquelin avait fait beaucoup de Libéralisme, sous le règne de Louis-Philippe, et, avec une certaine hardiesse qui ne lui manquait pas, il faisait valoir ses antécédents libéraux en faveur de sa candidature, quand, tout à coup, du fond de la salle, part une interruption. "Tout cela est bel et bon," lui crient brutalement des ouvriers, "mais que feriez-vous, si Henri V nous revenait, ramené par les étrangers ?" Je vois encore le marquis de La Rochejaquelin : il changea de couleur, il pâlit, puis, en refroncant l'air de faire : "Ah ! les temps sont bien changés, s'écria-t-il ; si le comte de Chambord nous était ramené par l'étranger, je n'hésiterais pas, un instant ; je crosserais la baïonnette !" Ce n'est là qu'un mot peut-être ; mais comme il exprime bien la révolution qui s'était opérée dans les âmes !

A l'ancien régime, alors que l'Empire venait de s'écrouler sous le poids de la défaite, n'ayant pas pu voir de près ce que la République avait renversé, s'enrôler comme simples soldats, tout aussi bien sous les drapeaux de cette même République ! Ce ne sont plus des mots cela, ce sont des actes. N'avons-nous pas vu une impératrice déchue, oublier, faire appel à ses alliés contre ceux-ci et les appeler de venir au secours des armées alors républicaines ? N'est elle pas allée jusqu'à faire partir secrètement, du fond de son exil, un gouvernement français des renseignements utiles à la défense nation